

Labrousse, Bernard, *De l'idéologie dominée*, Nouvelle Optique, Montréal, 1977, 202 p.

Josiane Boulad-Ayoub

Volume 7, numéro 1, avril 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/203133ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/203133ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boulad-Ayoub, J. (1980). Labrousse, Bernard, *De l'idéologie dominée*, Nouvelle Optique, Montréal, 1977, 202 p. *Philosophiques*, 7(1), 85–92.
<https://doi.org/10.7202/203133ar>

LABROUSSE, Bernard, *De l'idéologie dominée*, Nouvelle Optique, Montréal, 1977, 202 p.

par Josiane Boulad-Ayoub

La question de l'idéologie est une question piégée autant par la polysémie du terme que par sa polymorphie. Contribuer à l'élaboration de la théorie de l'idéologie, pour conserver l'expression consacrée, c'est s'avancer sur un terrain miné où les discours contradictoires qui se le disputent entretiennent l'ambiguïté. Or cette confusion elle-même, nous disent les jeunes théoriciens marxistes, signale déjà l'idéologie comme processus contradictoire, recouvre en fait des positions et des pratiques politiques antagonistes. Il s'agit donc, pour sortir de l'impasse théorique actuelle, de dialectiser la question de l'idéologie : partir de son caractère divisé, effet, sur le plan symbolique, de la lutte de classes. Dès lors les véritables difficultés peuvent apparaître et recevoir un commencement de réponse : l'articulation entre base et superstructure, la relative autonomie de l'instance idéologique, son développement, les rapports entre idéologies théoriques et idéologies pratiques, entre idéologies dominantes et idéologies dominées. Le livre récent de Bernard Labrousse, professeur de philosophie dans un cegep montréalais, s'inscrit dans ce parti pris de « dialectisation » conséquente. *De l'idéologie dominée* constitue une intervention novatrice et dynamique dans la théorie matérialiste des idéologies. Son apport se révèle primordial eu égard à trois points considérables : l'auteur exploite une région idéologique, presque vierge jusqu'ici, le discours dominé, et analyse les formes sous lesquelles il apparaît dans sa résistance au discours dominant ; il montre aussi que, s'il existe un seul discours dominant, il peut exister plusieurs idéologies dominées et que celles-ci ne se réduisent pas toutes à l'idéologie prolétarienne, jusqu'à maintenant considérée comme l'unique expression des

dominés. Enfin l'auteur met en évidence la matérialité de la pensée, la matérialité discursive, pour reprendre le titre d'un colloque prévu en janvier 80 à Vincennes, où Bernard Labrousse a été invité à faire une communication, suite à l'intérêt suscité en France par ses propositions fructueuses.

L'auteur parle de ce lieu, le sien, lieu du redoublement de l'oppression, politique, théorique que vit le révolutionnaire du Tiers-Monde, le révolutionnaire noir en exil. C'est à partir du seul point de vue où se fait l'expérience de l'idéologie divisée, celui des classes opprimées, de l'endroit où se tient la lutte de classes que Bernard Labrousse interpelle la théorie marxiste de l'idéologie. Penser son réel de dominé haïtien pour le transformer implique la nécessité de la lutte idéologique au même titre que la lutte politique commande de travailler à se libérer des effets d'un certain discours marxiste dominant en lui injectant la pratique des dominés afin de lui rendre toute son efficacité révolutionnaire.

Cela signifie concrètement que la démarche théorique de l'auteur s'oblige à un parcours précis : il lui faut réinvestir le marxisme d'un Althusser, d'un Fanon, d'un Depestre, d'un Roumain, lire à travers leurs occultations les enjeux politiques et idéologiques de leurs distorsions, lutter contre ce qui s'est approprié leur parole, refaire les liens avec ce qu'ils visent, reconnaître dans le donné à l'œuvre à Saint-Domingue les différences entre l'idéologie dominante et l'idéologie dominée ainsi que leurs tactiques spécifiques et leurs interactions, donner son statut au discours dominé, lui restituer tout son poids et tous ses effets dans le développement et la transformation de la société haïtienne.

C'est ainsi que Bernard Labrousse commence, puisqu'il s'agit d'ouvrir théoriquement une région nouvelle, par remettre en question la place qu'elle occupe dans le continent « découvert » par Althusser : l'idéologie. L'auteur montre combien les thèses althussériennes, notamment celles de l'article « Idéologie et appareils idéologiques d'État » (*La Pensée*, juin 70) jouent un rôle stratégique. Althusser, le premier à transformer la question de l'idéologie en théorie de l'idéologie, l'aura aussi enfermée dans un cul-de-sac en la

privant de son moteur dialectique et révolutionnaire. Si, d'une part, l'approche althussérienne arrache la problématique de l'idéologie du terrain positiviste où l'avait établie l'*Idéologie Allemande*, pose dans un sens nouveau le rapport entre sciences et idéologies spécifiques, assigne comme caractéristique de l'idéologie son mouvement d'assujettissement et les appareils idéologiques comme lieu et enjeu de la lutte de classes, d'autre part, sa reconnaissance formelle et abstraite de l'existence de l'idéologie dominée et de ses liens avec le matérialisme historique, comme lieu de son expression théorique, ne sera qu'une méconnaissance condamnant aussitôt la théorie au piétinement. La notion d'idéologie dominée, relève B. Labrousse, n'est posée par Althusser que pour être aussitôt niée, avalée dans les caractéristiques propres à la seule idéologie dominante (bourgeoise), tel, par exemple, le fait de l'universalisation et de l'extension du processus d'assujettissement à toute idéologie. Les effets théoriques et politiques de cette reconnaissance-méconnaissance seront très lourds : le rôle politique des idéologies dominées sera ignoré, l'existence et la spécificité des manifestations concrètes de l'idéologie dominée seront rendues, à la lettre, impensables. Or un marxisme qui ne reconnaît l'existence d'idéologie dominée que du bout des lèvres, par une sorte de coquetterie logique, si l'on peut dire, engage un processus désintégrateur qui aboutit à des déclarations du genre : « il n'y a pas, il n'y a jamais eu d'idéologie » (Deleuze et Guattari in *Rhizome*, introduction, p. 12, Minuit, 76.). B. Labrousse nous donne l'exemple de Genovese, historien marxiste, qui étudie la question de l'esclavage aux États-Unis sans exploiter la signification idéologique de la résistance de ces travailleurs noirs dans le processus de rendement. Genovese mettra ainsi le sabotage sur le compte, entre autres, du mauvais régime de surveillance. L'auteur, par cette critique de Genovese, tient à indiquer déjà comment l'idéologie dominée a une forme et un effet spécifiques. Le sabotage, frein à la production, s'explique comme l'expression propre de l'esclavage, sa façon d'affirmer non pas son « inhumanité » mais, positivement, son « humanité », c'est-à-dire son être d'opprimé, conscient de son oppression et voulant se libérer. Il s'agit pour rectifier l'analyse de bouleverser la

perspective traditionnelle. De même que la notion d'idéologie a perdu théoriquement sa valeur péjorative de fausse conscience, de même dans une théorie de l'idéologie dominée, on ne cherchera plus à expliquer, rationaliser, « sauver les phénomènes » dominés, mais à les accepter en tant que tels, ni vrais ni faux, ni beaux ni laids, en tant qu'expressions diverses du refus, de la révolte des opprimés, et qui signifient leur détermination à s'opposer. C'est pourquoi, par ailleurs, le marxisme haïtien, qui n'a jamais su relever dans la révolte des esclaves à Saint-Domingue « la fonction surdéterminante des idéologies dominées » (p. 45), a fini par se figer dans un dogmatisme stérile desservant les causes qu'il prétend servir. Labrousse met en évidence ici les difficultés que le projet de fusion du marxisme avec les pratiques révolutionnaires du Tiers-Monde suscite : aussi longtemps que le marxisme négligera d'exploiter les expressions idéologiques dans et par lesquelles les masses pensent, les opprimés considéreront le discours marxiste comme un discours étranger ; le passage d'une idéologie de résistance à une idéologie de combat ne se fait pas automatiquement, mais nécessite un travail dialectique concret qui doit réactiver les éléments contenus dans les idéologies dominées et en tirer parti ; enfin, c'est dans la mesure même où l'idéologie ne peut être séparée des conditions matérielles d'existence que la lutte pour la transformation de ces conditions ne peut être séparée de la lutte idéologique.

Ce sont ces lacunes, dues à une conception mécanique de l'idéologie, qui autorisent Dollé ou Glucksmann, les nouveaux « gourous », à proclamer leur impatience vis-à-vis du marxisme. Les discours qu'ils monopolisent, la fascination qu'ils exercent ont un sinistre effet : la duperie des opprimés. Bernard Labrousse dénonce les prétentions de cette parole de « l'ailleurs », qui dit vouloir s'en remettre à la créativité libératrice des masses. Il serait plus important, souligne l'auteur, de « parler avec elles, à partir de leur propre parole » (p. 59). Le militant révolutionnaire antillais qui mime la démarche du penseur « progressiste » européen, se détourne alors du terrain de la lutte idéologique, des liens nécessaires à faire entre luttes de classe, idéologie, marxisme, se lasse d'une démarche théorique qu'en fait il n'a jamais tentée. Il est donc

plus urgent que jamais de s'employer à systématiser, de l'intérieur du marxisme, les éléments d'une théorie des idéologies dominées. Pour sa part, l'auteur analysera le donné à l'œuvre à l'état pratique aussi bien que dans les textes de Marx, Engels, Mao, Gramsci. C'est dans les moments de luttes que les éléments dominés apparaissent de façon privilégiée comme ce qui alimentait et continue d'alimenter les pratiques nouvelles. L'étude du statut du discours dominé comporte de façon obligée la recherche de sa place dans l'histoire, de ses enjeux politiques, le repérage des masques que lui impose la domination. Le théoricien poursuivra dans la matérialité des manifestations le concept fuyant en sachant que les expressions de la révolte ne se dissocient pas en deux choses : révolte et expressions de cette révolte. Le recours constant de Mao à la culture populaire chinoise signale qu'un passé de lutte est inscrit dans ces expressions, que la prise de conscience des masses chinoises s'est réalisée, certes, au moyen du matérialisme historique, mais aussi et d'abord à travers les expressions de l'idéologie dominée, conscience vraie, juste d'une contradiction réelle. Gramsci, dans son mouvement de rejet du mécanisme et de simplification du réel, a affirmé l'existence de l'idéologie dominée, a repéré où elle se terre : dans la « religion », les « croyances populaires », le « sens commun », le « folklore ». Ce que Gramsci formulait théoriquement, Fanon l'a décrit dans « Peau noire et masques blancs » : la complexité du processus d'aliénation du colonisé, ce monstre au sens propre, qui vit dans le déchirement incessant de deux mondes, de deux langages qui, « antagoniques, s'entrechoquent, s'entrerepoussent, sans jamais s'annuler » (p. 92).

Labrousse lit dans le piègeage de l'intellectuel du Tiers-Monde un paradigme de la domination idéologique, de sa dialectique et de ses conséquences. Cet intellectuel se trouve pris entre deux mondes, deux langages. L'auteur met en évidence les mécanismes de l'imposition culturelle de l'Occident qui concourt à entretenir sa domination politique et économique. L'imposition se joue dans une offre incessante en même temps qu'inaccessible de soi : « cette imposition-refus d'un donné est la condition du renouvellement de la domination du donné » (p. 96). La demande elle-même sera « histo-

riquement inculquée », l'Occident imposant en fait la demande davantage que la culture.

La colonisation met en présence des cultures qui ne se définiront ensuite que dans leur rapport contradictoire : la culture dominée ne sera reconnue que pour être niée, dans un seul et même mouvement que Labrousse décrit comme un mouvement de dissolution-conservation. Conservation du terrain propice à l'idéologie dominée, dissolution-diffraction des éléments dominés dans les images idéologiques dominantes. Les pratiques matérielles de résistance constituent alors le langage silencieux des idéologies dominées.

Il faut interroger ces simulacres d'absence, ces illusions d'effacement produits par le dispositif de l'idéologie dominante. Bernard Labrousse, dans le chapitre le plus novateur de son livre, étudie sur l'exemple du vaudou les formes et le fonctionnement d'une idéologie dominée ainsi que le rapport du marxisme haïtien à ce phénomène. Le « pas en avant » que l'auteur fait accomplir à la théorie de l'idéologie s'affirme concrètement. On voit à sa suite ce qui ne pouvait encore se voir jusqu'à présent. Ainsi l'auteur montre ce qu'occulent les analyses historiques de la « cérémonie inaugurale du Bois-Caïman », lorsque le vaudou est apparu imbriqué à la révolte des esclaves du 22 août 1791. C'est non la simple présence du vaudou qu'il s'agit de relever, mais sa force, son caractère surdéterminant dans l'insurrection, sa nécessité historique. Et, partant, on peut alors poser que « les croyances et pratiques vaudouesques ne constituent pas seulement le lieu de rationalisation de la résistance des esclaves, mais sont elles-mêmes cette résistance ». Ce qui est en jeu ici, c'est la reconnaissance de la matérialité de l'idéologie : le vaudou n'est pas la traduction de la révolte, parole *de* la rébellion, mais la révolte même, la parole rebelle en effet. Le colon ne s'y trompe pas qui craint le vaudou, c'est-à-dire la menace actualisée.

Les marxistes haïtiens, Depestre, Roumain, en méconnaissant la légitimité révolutionnaire du vaudou, lieu et enjeu de la lutte contre la colonisation à ce moment de l'histoire, reproduisent, avec cette perte du sens dialectique, les mécanismes de résistance de l'idéologie dominante à une idéologie

dominée. L'auteur dégage plusieurs points décisifs : l'appréhension du phénomène colonial : qui part du point de vue du colon part du point de vue de la domination idéologique ; l'importance, pour l'intervention révolutionnaire, de la connaissance du poids spécifique de la révolte. La transformation des conditions matérielles ne passait pas, à cette époque, de manière accessoire par le vaudou mais par sa réalisation. Sa disparition coïncide avec la transformation effective des conditions matérielles de l'esclave. Un autre point majeur de cette étude du vaudou est l'insistance sur le rapport de l'idéologie à l'histoire : la teneur révolutionnaire d'une idéologie dominée est fonction de la place que lui assigne l'histoire. Le vaudou n'est pas une pure essence rebelle, mais tire sa valeur révolutionnaire de la classe dont elle constitue à un moment précis l'expression idéologique. Le duvaliérisme, aujourd'hui, ne peut « bafouer » l'idéologie vaudou, puisque le vaudou occupe en ce moment une place différente de celle qu'il occupait durant la lutte des esclaves de Saint Domingue. Le marxisme haïtien, qui dénonce sur ce point une des pièces du « complot culturel » dont le peuple haïtien serait victime, entretient l'illusion métaphysique de la valeur en soi d'un ensemble idéologique.

Les enseignements en provenance de l'analyse du phénomène vaudou sont dégagés avec netteté : dans une société de classe existent des idéologies propres aux classes dominées. Le mouvement qui travaille les idéologies dominées est un mouvement de tension antithétique à celui d'assujettissement caractéristique de l'idéologie dominante. Ainsi dans un pays colonisé, cette tension se manifeste dans la négation que fait l'esclave de toute marque de son individualité, tel son nom chrétien reçu du maître, « condition du maintien de l'aliénation et de la soumission au maître et à son ordre » (p. 107), et par la reconnaissance-démarcation de son appartenance à une collectivité. Les idéologies dominées sont actives : un de leurs effets est de déterminer, nous dit l'auteur, les modalités d'imposition que l'idéologie dominante utilise dans sa résistance à la résistance. « Les opinions », « rationalisations embryonnaires », « éléments de culture populaire » sont autant de lieux des idéologies dominées. La lutte idéologique

se joue aussi à l'intérieur de chaque idéologie, de la même façon que toute idéologie n'existe que dans son rapport dialectique à son contraire. « La connaissance de chacune des idéologies en opposition passe par celle du rapport d'opposition à l'intérieur duquel elles s'inscrivent » (p. 141) : c'est l'application du mot d'ordre dialectique : primat de la contradiction sur les contraires. Enfin en ce qui concerne la greffe du marxisme aux idéologies dominées, Labrousse opère une distinction fondamentale : l'expression idéologique *de* la classe dominée, quand elle se trouve dans la phase définitive de transformation des rapports sociaux, ne se confond pas avec l'expression idéologique dominée : le « de » marque la rencontre d'une conscience de classe aiguïlée avec le matérialisme historique, « expression théorique et scientifique des intérêts politiques et économiques des dominés et des visées que portent et véhiculent leurs idéologies ». En d'autres termes, l'idéologie prolétarienne serait la forme achevée que peut revêtir le discours dominé dans une formation sociale capitaliste.

Un essai comme celui de Bernard Labrousse est revigorant et stimulant pour la recherche philosophique. Sa pensée « torpille », son discours, aussi brûlant qu'il est cohérent et implacable, se déploie au rythme de cette pratique irréprésentable qu'il décrit, la parole dominée révolutionnaire. Ses propositions, nécessairement inchoatives, marquent un tournant dans la compréhension de l'idéologie dominée. Épousant le mouvement constitutif de l'idéologie, son apparition dans sa division historique, Bernard Labrousse dessine, avec une superbe voulue, le mouvement révolté de la lutte idéologique.

Département de Philosophie
Université du Québec à Montréal